

Une sélection des films sortis en salle à Montréal du 1^{er} octobre 1987 au 1^{er} janvier 1988

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1988). Une sélection des films sortis en salle à Montréal du 1^{er} octobre 1987 au 1^{er} janvier 1988. *24 images*, (37), 70–77.

VUE PANORAMIQUE

BEST SELLER

Connu surtout pour avoir réalisé *Rolling Thunder*, (plusieurs années avant *Rambo*, sur le même sujet et avec le même abus de violence) il y a de cela dix ans, John Flynn aborde avec *Best Seller* l'histoire d'un tueur à gages qui contraint un policier, romancier à succès, à écrire l'histoire de sa vie. Le scénario qui, à l'instar de la plupart des récits policiers récents (*Running Scared*, *Lethal Weapon*, *The Big Easy*) relate les péripéties d'un couple, est somme toute assez banal. Comme pour compenser l'apparente minceur de l'intrigue, Flynn soigne ses cadrages, son montage, et fignole avec un indéniable savoir-faire son atmosphère. Mais, ce qui retient le plus notre attention dans ce surprenant petit film de série B, ce sont les acteurs, Brian Dennehy et James Woods, tous deux excellents. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: John Flynn. Int: Brian Dennehy, James Woods, Paul Shewnar, Allison Belson, Victoria Tenant). 110 minutes: Dist: Orion.

BLINDSIDE

Auteur d'insipides incursions dans le domaine de l'horreur (*Prom Night*, *American Nightmare*, *Humungous*), Paul Lynch signe ici sa première tentative de «normalisation». Jusqu'à un certain point, *Blindside* rappelle *Fenêtre sur cour* de Hitchcock. Le film pourrait s'intituler «Vidéo sur cour»: Gruber, personnage principal, surveille par écoute électronique les allées et venues de quelques individus qu'il est, par chantage, obligé d'espionner. Le scénario, aussi compliqué qu'il puisse paraître, donne lieu à des trouvailles intéressantes. Il faudrait souligner une forte direction d'acteurs et la création d'une atmosphère inhabituelle. — É.-C. (Can. 1987. Ré: Paul Lynch. Int: Harvey Keitel, Lori Hallier, Lolita David, Michael Rudder, Cordelia Strube.) 103 minutes. Dist: Norstar.

CHAMP D'HONNEUR

Champ d'honneur est un film historique qui puise son inspiration non pas dans la peinture d'une guerre, celle de 1870, mais dans le système absurde de la conscription par tirage au sort qui conduisit de nombreux paysans à combattre dans un conflit qui leur était étranger. C'est aussi l'histoire de la culpabilité d'un fils de famille fortunée qui achète sa sécurité. Avec relativement peu d'effets de mise en scène, Jean-Pierre Denis a réalisé un film original, sensible et intelligent, même s'il n'est pas totalement réussi. On sent que Denis ne cherche pas à éblouir, mais à faire passer une émotion authentique. Cependant, on peut regretter le côté simpliste de la scène de l'incendie, ainsi que l'académisme et le manque de perspective du cinéaste dans la description de la vie rurale des paysans. Loin des modes (du cinéma commercial et d'auteur), Jean-Pierre Denis définit lui-même les règles d'un cinéma artisanal dont il est l'un des rares représentants. — Y.L. (Fr. 1987. Ré: Jean-Pierre Denis. Int: Cris Campion, Pascale Rocard, Eric Wapler, Frederic Mayer, Andre Wilms). 87 minutes. Dist: Dima.



Denzel Washington dans *Cry Freedom*

CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE

Il arrive que des cinéastes abdiquent et rendent les armes. Francesco Rosi, l'un des grands noms de l'âge d'or du cinéma italien, semble avoir perdu toute combativité. Si *Carmen*, son film précédent, laissait entrevoir cette possibilité, c'était néanmoins un film tenu et cohérent. *Chronique d'une mort annoncée*, adapté d'une nouvelle de Garcia Marquez, est bel et bien l'immense échec qu'on a dit (voir *24 Images* no 34-35, p. 13). Tout s'effrite dans ce film au rythme languide, prisonnier des contraintes de son système de production certes, mais plus sérieusement victime de l'indifférence et du cynisme de son metteur en scène. L'histoire est celle de Nasar (Anthony Delon), qui sera assassiné par les frères jumeaux d'Angela pour lui avoir ravi sa virginité, et faire ainsi échouer son mariage avec un riche étranger. Une mise en scène ostentatoire et bâclée, des acteurs de calibre réduits à l'état de pantins, des images d'une banalité sucrée, autant d'éléments qui confondent le cinéaste et déconcertent les spectateurs. — M.B. (It.-Fr.-Colombie 1987. Ré: Francesco Rosi. Int.: Gian Maria Volonte, Anthony Delon, Ornella Muti, Irene Papas.) 109 minutes. Dist: Cinéma Plus.

LA COULEUR DE SON DESTIN

(A Cor do seu destino)

Premier film de Jorge Duran, Chilien exilé au Brésil et scénariste de *Pixote*, *La couleur de son destin* traite des conséquences de la dictature qui a longtemps sévi au Brésil et de la jeunesse de ce pays, relativement indifférente au passé.

Le récit insère des notations documentaires et inscrit les personnages dans une fiction quelque peu utilitaire construite autour de Paulo, un adolescent de 18 ans dont la vie jusque-là insouciance sera progressivement transformée. Sa réflexion est déclenchée par l'arrivée d'une cousine chilienne forcée de quitter son pays, tout comme ses parents lors de la prise du pouvoir par Pinochet, responsable de la mort de leur fils aîné. Paulo, hanté par la mort de ce frère qu'il a peu connu, devra accepter de se souvenir et affronter la vérité.

L'entreprise est louable d'aborder sous l'angle des générations futures l'héritage du passé, mais paraît anachronique dans le parti pris d'un formalisme désuet qui cherche à traduire l'esprit d'une jeunesse historiquement myope. Éclairages et musique psychédé-liqués, cadrages délirants et montage naïvement insolite constituent ainsi l'essentiel de la mise en scène vaguement démagogique d'un film par ailleurs bien construit et attachant. — M.B. (Brésil 1986. Ré: Jorge Duran. Int.: Guilherme Fontes, Norma Bengel.) 104 minutes. Dist: Crépuscule.

CRY FREEDOM

(Le cri de la liberté)

Toute la première partie du film suscite la contention du spectateur. La tragédie qui se joue n'est pas seulement celle de Steve Biko, jeune leader noir combattant idéologiquement l'apartheid, mais aussi celle d'un peuple opprimé en proie à la ségrégation systématique. Fêré de causes nobles (*Gandhi*), Richard Attenborough adopte une approche quasi documentaire pour rendre les événements aussi véridiques que possible (émeutes, procès fantôme, incarcération, mort de Biko). On y croit. Et soudain, lorsque Donald Woods, directeur d'un journal anti-apartheid, Blanc et ami de Biko, décide d'écrire un livre sur son nouvel ami, mort prématurément, le récit change tout à fait de forme et de ton. Il devient tout simplement l'extrapolation d'une «grande évasion» appuyée de scènes interminables, de clichés flagrants et d'une interprétation soudain chancelante. — É.C. (É.-U. 1987. Ré: Richard Attenborough. Int: Kevin Kline, Denzel Washington, Penelope Wilton, Kate Hardie, Josette Simon.) 158 minutes. Dist: Universal.

EDDY MURPHY RAW

Eddy Murphy Raw a été tourné à New York avec six caméras du point de vue des spectateurs et deux caméras mobiles presque uniquement axées sur la vedette, ce qui nous donne l'impression d'assister au spectacle. Eddy Murphy est drôle (si on aime le genre et si on comprend le «slang»), vulgaire (ici, pas nécessaire de comprendre), misogyne (mais il dit «aimer» les femmes éperdument) et, de bon gré, farouche et repoussant. Mais il est aussi l'un des comédiens américains les plus en vogue en ce moment. Robert Townsend (*Hollywood Shuffle*) l'a bien compris et nous le livre aussi «cru» que le titre du film l'indique. Irrésistible et renversant. — É.C. (É.-U. 1987. Ré: Robert Townsend. Int: Eddy Murphy.) 91 minutes. Dist: Paramount.

THE GOOD FATHER

L'ombre de Margaret Thatcher plane sur le cinéma anglais récent. De sorte que, personnage hélas si peu fictif, sa figure autarcique contraint les cinéastes à composer pour leurs films un cadre quasi documentaire. D'où l'ancrage dans une forme de réalisme qui s'attache à tracer les contours d'une société atteinte de conservatisme aigu. Le registre du film de Newell n'est toutefois pas celui de l'iconoclaste fresque anti-thatchérienne de Frears (*Sammy and Rosie Get Laid*). *The Good Father* aurait pu faire l'objet d'un reportage télévisé sur les affres de la paternité au terme de l'aventure du féminisme. Les pères sont escroqués, dépouillés de tout par leurs femmes qui s'enfuient avec enfants et amantes. Mais, insérée dans un contexte social omniprésent, la crise privée des personnages est aussi le prolongement des troubles politiques qui secouent le pays.

Mike Newell parvient à se dégager d'une esthétique sociologique (qui est la négation d'une esthétique cinématographique), pour lutter contre le mensonge. Mensonge de la hargne misogyne du père qui retrouvera une certaine sérénité après avoir expurgé sa rancœur; mensonge de l'approche parfois vériste d'un tel cinéma qui réduit un film à ses seules intentions. Peut-être *The Good Father* est-il supérieur à *Dance with a Stranger* (de Newell également) parce que plus ambigu, à la limite de la mauvaise foi, mais vibrant de l'incertitude du cinéaste à tenir là un vrai sujet de cinéma. D'où l'énergie (particulièrement d'Anthony Hopkins) et la rage contenue qui sourdent du film. — M.B. (G.B. 1986. Ré: Mike Newell. Int.: Anthony Hopkins, Harriet Walter, Jim Broadbent.) 90 minutes. Dist:

HELLRAISER

Le cinéma d'horreur se renouvelle, grands mercis à l'auteur britannique Clive Barker. Ce dernier s'est définitivement installé dans le merveilleux monde des maîtres de l'horreur, surpassant même l'Américain Stephen King. Barker s'est bâti une solide réputation avec son anthologie *Books of Blood*, une collection de nouvelles qui n'épargne aucune sensibilité. Avec Barker, il n'est nullement question de morale, comme c'est souvent le cas avec King. Le sang coule à flots, les abominations se succèdent sans espoir de rémission ou de rédemption. Alors qu'en est-il de *Hellraiser*, écrit et réalisé par l'auteur? Du Barker fidèle à lui-même, de la même étoffe que ses meilleures nouvelles. En réalisant son propre film, Barker garde un contrôle créateur et prouve qu'il sait titiller l'imagination de son public en n'offrant qu'une vision partielle des horreurs du monde des Cenobites: le reste se joue dans l'imagination de l'auditoire. Une réussite, *Hellraiser*? Sans aucun doute, car le cinéma d'horreur a récemment souffert d'un grave manque d'imagination. Barker a su combler cette lacune. Souhaitons qu'il saura demeurer aussi créatif. — C.G. (G.-B. 1987. Ré: Clive Barker. Int: Andrew Robinson, Clare Higgins, Ashley Laurence.) 93 minutes. Dist: Malofilm.

THE HIDDEN

Fulminant d'abord contre ce qui semblait n'être qu'un pseudo-film d'horreur absurde et boursoufflé, on commence à apprécier lorsqu'on y décèle les intentions parodiques de l'auteur. Non seulement il réussit à passer au crible tous les ingrédients du genre, mais il confère au film, par l'injection dans le récit d'une bonne dose d'humour et de fantastique, une dimension frénétique habituellement inexistant dans ce genre cinématographique. Ce duel manichéen entre extra-terrestres d'un monde inconnu aurait pu donner un produit mièvre et éculé. Le résultat est plutôt heureux parce que complètement détaché du circuit conventionnel. P.L. (É.-U. 1987. Ré: Jack Sholder. Int: Kyle MacLachlan, Richard Brooks.) 97 minutes. Dist: Astral.

L'HOMME DE PAILLE

(The Last Straw)

L'homme de paille est le dernier volet d'une trilogie de comédies amorcées avec *The Masculine Mystique* et *90 Days*, mais n'en constitue pas tant la suite qu'une approche différente des préoccupations masculines par rapport à la virilité. Cette fois-ci il est question d'Alex, l'homme le plus fertile du Canada, que toutes les nations veulent enlever, et de Blue qui n'arrive pas à concevoir d'enfant, malgré toutes les méthodes qu'il expérimente. Suite de gags de qualité fort inégale, *L'homme de paille*, sans être vraiment désagréable à voir, n'en demeure pas moins une œuvre mineure, vite oubliée. — Y.L. (Can. 1987. Ré: Giles Walker. Int: Sam Grana, Fernanda Tavares, Maurice Podbrey, Beverley Murray, Stefan Wodslawsky, Christine Pak). 98 minutes. Dist: C.I.C.

HOPE AND GLORY

(La guerre à 7 ans)

Viécue non seulement physiquement, dans ses contraintes quotidiennes, la guerre se déploie ici sur l'écran vue à travers le spectre du regard d'un enfant. Sous l'œil de Billy (le réalisateur John Boorman lui-même en 1939), une bombe la nuit devient subitement un feu d'artifices, ou une maison en ruine, un coffre éventré révélant tous les trésors sur lesquels jalousement ses murs se refermaient. Théâtre de la guerre, les rues de Londres sont aussi théâtre de l'imaginaire d'un enfant où les débris du monde qui s'écroule autour de lui constituent désormais son nouvel univers. Terre, pierres, éclats d'obus, bras de poupées reconstituent le paysage d'un micro-monde que la caméra scrute, explore, observe. Celle-ci frôle le sol ou se déplace par de longs panoramiques sur des décombres contemplés tels des fragments extirpés du réel. Si cela donne lieu à de superbes images, on a du mal à la longue à croire à une guerre dépouillée presque totalement de tous ses aspects terrifiants. Même le sourire quelque peu acerbe porté sur la décadence des hommes parvient à peine à percer la voile mièvre qui enveloppe le film, doucement, tout au long, jusque dans sa musique trop présente. Ce film possède néanmoins un charme certain et se laisse regarder... un sourire au coin des lèvres. — M.-C.L. (G.-B. 1987. Ré: John Boorman. Int: Sarah Miles, David Hayman, Derrick O'connor, Suzan Woolridge, Sammi Davis, Sebastian Rice-Edwards) 105 minutes. Dist: Columbia.

HOUSE OF GAMES

L'intérêt de ce premier film, en tant que réalisateur, du scénariste David Mamet réside plus dans son sujet que dans le traitement quelquefois grossier de celui-ci. Il s'agit de la découverte, par un psychiatre renommée et auteure d'un livre à succès, de sa nature profondément perverse et criminelle: celle de ses pulsions. *House of Games* est une version revue et corrigée par Freud de *The Sting*. Mais, autant Redford et Newman semblaient s'amuser dans le film de Roy Hill, autant Crouse (la psychiatre en quête de sensations) et Mantegna (l'escroc fascinant qui l'amène dans la clandestinité) semblent figés dans leur interprétation froide et dépourvue d'émotions. Malgré une mise en scène sévère et rigide, le film recèle quelques plaisirs intellectuels généralement absents des autres films noirs. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: David Mamet. Int: Lindsay Crouse, Joe Mantegna). 102 minutes. Dist: Orion.



Sebastian Rice-Edwards et Ian Bannen dans *Hope and Glory*

JEUX D'ARTIFICES

Adaptation du roman de Cocteau «Les enfants terribles», *Jeux d'artifices* est un film qu'on regarde avec plaisir mais dont il ne reste, hormis la découverte de Myriam David (Élisa), que bien peu de choses une fois la projection terminée. Thévenet met en place un astucieux dispositif: le frère (Eric) et la sœur (Élisa) transforment des inconnus en personnages et les photographient, afin de traduire par le biais de ce jeu, qui n'est pas exempt de cruauté, le désir et la jalousie qu'ils éprouvent l'un envers l'autre. Bien que ces «collages» donnent lieu à une iconographie amusante (Arielle Dombasle en poupée Barbie!), celle-ci s'avère cependant racoleuse. Ainsi le film, qui ne manque cependant pas d'inventivité, gomme l'émotion que sans cesse, dans le jeu piégé qu'il a mis en place, il tente pourtant de traquer. Si bien qu'en bout de parcours, le suicide d'Élisa apparaît comme un geste dérisoire et forcé. En cédant trop à la séduction, Thévenet rate son sujet et esquive l'enjeu véritable qui faisait la substance de l'œuvre de Cocteau. — L.S. (Fr. 1987. Ré: Virginie Thévenet. Int: Myriam David, Gael Séguin, Ludovic Henry, Dominic Gould.) 98 minutes. Dist: Malofilm.

LE JUPON ROUGE

«Il n'y a pas de remède, il faut accepter la passion et accepter de s'épuiser avec elle» (Vera Feyder) porte en exergue le film de Geneviève Lefebvre. Film de passion donc que ce récit à 3 voix réunissant 3 femmes d'âge différent, en proie au vertige du désir et des soulèvements de l'âme. Au centre de ce huis clos féminin, Bacha, ancienne déportée polonaise, mémoire et conscience du monde, aujourd'hui militante à Amnesty International. Une femme qui connaît le prix de la liberté et qui cherchera pourtant à détruire avec autorité l'amour de Manuela et de Claude. En plus d'aborder une thématique courageuse où le personnel et le politique s'entrecroisent, *Le jupon rouge* témoigne, pour un premier long métrage, d'une étonnante maîtrise de la mise en scène et de la direction d'acteurs. Ancienne régisseuse et directrice de production, Geneviève Lefebvre cerne par petites touches sensibles les contradictions d'être «incapables d'échapper à leur propre violence, à leur propre destinée.» Et, même si le récit tourne parfois à vide faute de renouveler la dynamique qui sous-tend les rapports entre les personnages, il n'en fournit pas moins trois rôles exigeants à Alida Valli, Marie-Christine Barrault et Guillemette Grobon, dont les talents conjugués méritent à eux seuls le détour. — G.G. (Fra. 1987. Ré: Geneviève Lefebvre. Int: Alida Valli, Marie-Christine Barrault, Guillemette Grobon.) 90 minutes. Dist: René Malo.



Gael Séguin et Myriam David dans *Jeux d'artifices*



Marie-Christine Barrault et Guillemette Grobon dans *Le jupon rouge*

KAMIKAZE

Une histoire moderne, originale et abracadabrante comme les affectionne particulièrement Luc Besson (ici producteur): un savant fou, excédé du ton employé par certaines speakerines de la télévision, invente un engin diabolique lui permettant de «percer» le petit écran et d'éliminer une par une les malheureuses élues. Il est vrai, le film ne remplit pas complètement ses promesses. Le rythme n'est pas toujours soutenu, l'humour pas toujours drôle et le déroulement pas toujours surprenant. Mais la présence imperturbable d'un Michel Galabru incarnant un personnage de la trempe de celui qu'il tenait dans *Le juge et l'assassin* de Tavernier, et la sensation de voir un film qui s'éloigne enfin des sentiers battus empêche notre plaisir d'être entièrement altéré. À l'heure où l'on crie au meurtre du cinéma par la télévision, voici une petite vengeance en saillie qui procure une certaine satisfaction. — P.L. (Fr. 1986. Ré: Didier Grousset. Int: Michel Galabru, Richard Bohringer, Dominique Lavanant.) 90 minutes. Dist: Action.

LESS THAN ZERO

Pour son deuxième film, après *Another Country*, Marek Kaniévka oublie l'Angleterre et tente l'expérience hollywoodienne. Le produit final s'en ressent. Le film est américain, le regard européen. Pas de sentimentalisme inutile ni de scénario mielleux pour raconter cette douloureuse tragédie où se mêlent amitié, drogue et adolescence. Mais des images. D'une précision et d'une beauté sans égales. Avec des couleurs éblouissantes et des cadrages qui traduisent l'intériorité et la descente aux enfers du personnage principal. Sa vision aussi. Celle d'un toxicomane de famille aisée qui perçoit Beverly Hills comme une pluie de néons et d'artifices. Comme un endroit exagéré et superficiel. Vide et destructeur. Comme son entourage qui le mènera dans la roue effrénée du vol, du mensonge et de la corruption. Comme sa vie qui s'effacera au fil des doses et des inhalations. Pour se perdre à jamais dans le tourbillon de l'échec et de l'oubli. Il est au départ un étudiant brillant, il finira en loque abattue. Le regard de Kaniévka est sans concession. La réussite est complète. Une belle surprise d'émotions et de réflexion sur ce monde qui court incessamment à sa propre perte. — P.L. (É.-U. 1987. Ré: Marek Kaniévka. Int: Robert Downey Jr., Andrew McCarthy, Jami Gertz.) 95 minutes. Dist: Fox.

MADE IN HEAVEN

Remarqué en 1984 avec *Choose Me*, Alan Rudolph nous faisait alors partager son univers bien particulier de fantasmes, de personnages à la limite de la folie et d'une Amérique secrète et inavouée. Son propos se raffina davantage dans *Trouble in Mind*, mais le succès en fut paradoxalement moindre. La problématique est d'autant plus complexe avec *Made in Heaven* dont le réalisateur lui-même conteste le montage. Comble de contradiction, c'est à ce niveau que l'œuvre puise toute sa source et son inspiration. Les déplacements des principaux protagonistes ne sont plus fragmentés, ils coulent avec aisance et transparence. La mécanique cinématographique disparaît, transcende son sujet pour recréer le paradis tel que nous nous l'imaginions dans nos rêves. Jouant continuellement et de façon originale sur les notions du hors-champ, de la voix-off, du flashback et de l'ellipse, Rudolph concocte une petite œuvre édénique qui envoûte et émeut. À remarquer aussi la présence d'une Debra Winger méconnaissable dont le nom n'apparaît pas au générique. — P.L. (É.-U. 1987. Ré: Alan Rudolph. Int: Timothy Hutton, Kelly McGillis, Maureen Stapleton) 102 minutes. Dist: Cineplex Odeon Films.

MAN ON FIRE

Man on Fire est né de la rencontre entre le producteur Arnon Milchan et Élie Chouraqui après le tournage de *Paroles et musique*. Il s'agit d'un film hybride, qui utilise la trame habituelle des films d'action américains (kidnapping, poursuites, fusillades), mais dont le traitement «européen» (un esthétisme alliant décors classiques et luxueux et superbes ralentis) a engendré un rythme différent. Mais, alors que le début semblait annoncer une œuvre sur les rapports de deux solitaires très différents (un garde du corps et une petite fille), Chouraqui sacrifie, à mesure que l'histoire se développe, la part psychologique au profit de l'action. — Y.L. (Fr./It./É.-U. 1987. Ré: Élie Chouraqui. Int: Scott Glenn, Jade Malle, Joe Pesci, Brooke Adams, Jonathan Price, Paul Shenar.) 97 minutes. Dist: Cineplex Odeon Films.

LE MOUSTACHU

La comédie se meurt. Faire rire les gens devient un art de plus en plus difficile parce que de moins en moins original, mordant et novateur. Le style se périme faute de pouvoir se renouveler. Le premier film de Chaussois, malgré des qualités intrinsèques évidentes, souffre de ce mal incurable. Le canevas de cette histoire d'agent secret sérieux et inébranlable qui part pour une mission biaisée à l'avance intéresse et fonctionne pourtant d'emblée. On se bidonne aisément pendant les quinze premières minutes grâce à une succession de gags et de revirements parfaitement rodés. Puis le rythme s'essouffle légèrement pour finalement stagner dans les dédales d'une intrigue dont le scénario lui-même ne semblait pas prévoir le déroulement. Le rire éclatant s'estompe, la rigolade réservée s'installe. Le plaisir ne s'éteint pas, il se fait plus ténu. Parmi la cuvée de comédies ignominieuses que nous sert le cinéma depuis quelque temps, l'effort et la modestie de ce *Moustachu* n'apparaissent pas vains, mais louables et sincères. Il n'en manquait pas gros à Chaussois pour nous servir un cocktail hilarant et caustique à la Mocky ou à la Poiré au meilleur de leur forme. Parions que ça viendra. — P.L. (Fr. 1987. Ré: Dominique Chaussois. Int: Jean Rochefort, Grace de Capitani, Jean-Claude Brialy, Jean-Louis Trintignant). 90 minutes. Dist: Prima.

NUTS

(Toquée)

En tant que productrice, Barbra Streisand s'est donné un rôle en or, un rôle de combat, le genre qui permet à une actrice de remporter un Oscar. Dans *Nuts*, elle interprète le personnage d'une prostituée qu'on veut interner pour folie. Richard Dreyfuss est son avocat, Maureen Stapleton, sa mère, et Martin Ritt (*The Front*, *Murphy's Romance*), le réalisateur. Ce dernier, excellent directeur d'actrices (Sally Field lui doit un Oscar et un prix d'interprétation à Cannes pour *Norma Rae*), a réalisé un film efficace mais extrêmement statique, comme on n'en fait plus depuis des décennies. Il est dommage que cet excellent cinéaste américain retourne à un style démonstratif qu'il avait abandonné depuis longtemps. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: Martin Ritt. Int: Barbra Streisand, Richard Dreyfuss, Maureen Stapleton, Eli Wallach, Robert Webber, James Whitmore, Karl Malden). 116 minutes. Dist: Warner.



Barbra Streisand dans *Nuts*

PHENOMENA

On a très souvent comparé l'univers sanglant de Dario Argento à celui du fantastique baroque de Mario Bava (*Six femmes pour l'assassin*, *Les trois visages de la peur*). À tort puisque Argento s'en écarte radicalement en optant pour le «giallo», polar à l'italienne où de mystérieux maniaques sadiques commettent des meurtres à l'arme blanche (à ce propos, Argento semble fasciné par les objets tranchants, en particulier les rasoirs et le verre). *Phenomena* n'échappe pas à la règle. Il présente, comme toujours, un univers peuplé de nymphettes issues de bonnes familles, un lieu où Éros (amour/sexe) et Thanatos (mort) sont en perpétuelle dissension. Et comme à l'accoutumée, chaque meurtre est annoncé par une rafale de hard-rock en dolby-stéréo. Rarement effets furent aussi racoleurs et en même temps éblouissants. — É.C. (It. 1984. Ré: Dario Argento. Int: Jennifer Connelly, Daria Nicolodi, Dalila di Lazzaro, Patrick Bauchau, Donald Pleasance.) 110 minutes. Dist: Ciné 360.

PICONE M'ENVOIE

(Mi manda Picone)

Si l'on observe quelque originalité dans le cinéma de Nanni Loy (mis à part une très intéressante fresque de la guerre, *La bataille de Naples*), c'est sans aucun doute dû à un scénario habilement figolé et à un casting de comédiens qui ont déjà fait leurs preuves dans d'autres productions. Dans le cas de *Picone m'envoie*, le décor, Naples, avec ses quartiers pittoresques et grouillants de vie, ajoute à l'intérêt de l'ensemble. La présence et la truculence des comédiens, et en particulier celle de Giancarlo Giannini, font oublier que, très souvent, le récit s'étire en longueur. — É.C. (It. 1983. Ré: Nanni Loy. Int: Giancarlo Giannini, Lina Sastri, Aldo Giuffré, Ciella Rondinello.) 122 minutes. Dist: Vidéo Vision.

PLANES, TRAINS AND AUTOMOBILES

Ce film, à la fois léger et grave, désopilant et amer, se situe bien dans la veine des précédentes comédies de John Hughes. Bien qu'il soit moins bien maîtrisé que *Ferris Bueller's Day Off* ou même *The Breakfast Club*, on y retrouve la même préoccupation d'un découpage séquentiel et d'un montage parfaits. Si *Planes, Trains and Automobiles* ne compte qu'une distribution adulte, ce n'est pas tant un changement de registre pour John Hughes, jusqu'à maintenant spécialisé dans la comédie pour adolescents (dont le ton juste tranchait avec la production habituelle), qu'une ouverture à un nouveau public. Il faudra tout de même attendre son prochain film (*She's Having a Baby*) pour voir si John Hughes a quelque chose à dire, ou s'il ne veut que divertir les adultes. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: John Hughes. Int: Steve Martin, John Candy, Laila Robins, William Windom, Edie McClurg, Charles Tyner). 92 minutes. Dist: Paramount.

THE PRINCESS BRIDE

(La princesse Bouton d'or)

Vous connaissez les «Do Gooders»? Ce sont, aux États-Unis, des gens vertueux qui s'insurgent contre la violence à la télévision et enfouissent leurs enfants sous des monceaux de jouets éducatifs. Leurs détracteurs soutiennent qu'occulter toute violence empêche les enfants de parfaire leur système immunitaire en vue d'affronter les tares de la société américaine. Pour lutter contre la maladie, ne faut-il pas inoculer le virus afin de créer des anticorps? À l'instar de ces bien-pensants, *The Princess Bride* prêche contre la culture vidéo et proclame les vertus de la lecture, plus apte à façonner aux enfants un imaginaire fécond.

L'enfant du film est grippé et garde le lit. Sa chambre croule sous le poids des gadgets. Son grand-père (Peter Falk) lui fait la lecture d'un conte au charme duquel il se laissera progressivement gagner. C'est l'histoire de la princesse Bouton d'or qui sera sauvée d'un mariage malheureux par un beau et preux chevalier après avoir surmonté maintes embûches. Malgré l'intention didactique, le film est une réussite parce que le conte lui-même contient sa part d'horreurs (le principe du virus est bien appliqué), évite toute mièvrerie et est filmé sans concessions aux paramètres disneyens. En forçant un peu, on pourrait le comparer au *Peau d'âne* de Jacques Demy par l'humour, la méchanceté, la grâce et l'irrévérence dont il fait preuve. — M.B. (É.-U. 1987. Ré: Rob Reiner. Int.: Robin Wright, Carry Elwes, Mandy Patinkin, Peter Falk.) 98 minutes. Dist:

PRINCE OF DARKNESS

Maître incontesté de l'horreur et du fantastique, John Carpenter présente toutefois une filmographie disparate. Si *Halloween* innovait dans un genre qui a plutôt tendance à stagner, si *Escape from New York* proposait une vision apocalyptique de l'intouchable ville américaine et si *Christine* se fondait adroitement dans l'univers de Stephen King, ses dernières réalisations indiquent cependant un essoufflement notable. Une ambiance confuse et morne, des mouvements de caméra absents et un manque total d'inspiration dans l'intrigue

et son développement font que *Prince of Darkness* s'enlise dans une grisaille irréversible qui ennuie profondément. Non seulement le suspense est-il ici complètement négligé, mais il ne repose sur aucune base diégétique susceptible de le raviver. Ce dernier essai laisse perplexe quant aux possibilités prochaines de Carpenter d'apporter du sang neuf à un genre auquel il a tant contribué. — P.L. (É.-U. 1987. Ré: John Carpenter. Int: Donald Pleasance, Lisa Blount, Victor Wong) 101 minutes. Dist: Universel.

QUI CHANTE LÀ-BAS?

(Who's singing over there?)

Sous le masque de la satire, l'insinuation est claire et critique. L'individualisme incontrôlé, le fascisme ordinaire et l'abus du pouvoir, véritables fléaux de toutes les sociétés bureaucratiques, sont montrés tout au long du périple d'un autobus hors d'âge, microcosme d'une humanité en détresse idéologique. Pour son premier film, Slobodan Sijan joue sur tous les registres avec habileté: le choix des couleurs où prédomine l'ocre (subtile correspondance à la période où se situe l'action — nous sommes en 1941 à la veille de l'invasion de la Yougoslavie par les troupes nazies), des cadrages souvent poétiques et l'image insolite rendent l'œuvre attachante. La farce devient tragique et corrosive, mais jamais dénuée de tendresse ni d'originalité. — É.C. (Youg. 1980. Ré: Slobodan Sijan. Int: Pavle Vuiscic, Dragan Nicolic, Danilo Stojkovic, Aleksandar Bercek.) 90 minutes. Dist: Codimar.

REMBETIKO

Au niveau formel, *Rembetiko* se situe à l'écart de la majeure partie des productions réalisées en Grèce au cours des dix dernières années puisque l'auteur s'appuie sur des codes cinématographiques conventionnels. Costas Ferris n'invente rien. Il n'explore pas non plus. Toutefois, il faut reconnaître qu'il se libère, avec tact, des pièges que le thème choisi aurait pu occasionner, en donnant le «rôle» principal à la musique. Il s'agit du «rembetiko», sorte de blues oriental, né au début du siècle et issu d'Asie mineure. Ajoutons que le parallèle entre le récit de la vie d'une chanteuse (de rembetiko) et l'émergence d'une nouvelle forme musicale offrent des aperçus révélateurs sur une époque de l'histoire grecque contemporaine, souvent ignorée. — É.C. (Grè. 1983. Ré: Costas Ferris. Int: Sotiria Leonardou, Nikos Kalogeropoulos, Themis Bazaka, Michalis Maniotis, Nikos Dimitratos.) 107 minutes. Dist: Dima.

RITA, SUE AND BOB TOO

Pas très réjouissant le Yorkshire où cottages propret et HLM livides se côtoient avec indécence sur fond de chômage endémique! Mais, ce serait compter sans la saine vitalité de Rita et Sue, deux adolescentes aussi délurées que paumées qui, pour faire la nique au cynisme ambiant d'une société sinistrée, s'envoient en l'air allègrement avec le beau Bob, entre deux séances de babysitting. «Trio infernal» de la baise iconoclaste, *Rita, Sue and Bob Too* s'apparentent — on l'aura deviné — aux personnages hauts en couleur des comédies amères et grinçantes à la *Prick Up Your Ears*, *Wish You Were Here* et autres *Sammy and Rosie Get Laid*. Plus cru que Stephen Frears et David Leland, Alan Clarke, jeune cinéaste issu de la télévision, ne filme pas dans la dentelle. Sans concessions, la Steadycam du réalisateur se coltine au social et s'emballe comme le sexe à grands coups de travellings impudiques mais francs. La fin optimiste, mais quelque peu plaquée, fait voler en éclats les derniers carcans moraux d'une Angleterre vouée au conservatisme et au bonheur étriqué sans avenir. Mme Thatcher is not amused! — G.G. (G.-B. 1987. Ré: Alan Clarke. Int: George Costigan, Siobhan Finneran, Michelle Holmes, Lesley Sharp.) 92 minutes. Dist: Norstar.

THE RUNNING MAN

(Le jeu du défi)

Vaine tentative pour apporter une vigueur nouvelle à un sous-genre plus qu'essoufflé, le film d'action futuriste, *The Running Man* semble vouloir répondre à ce que les producteurs imaginent être les goûts du public. Des poursuites, quelques gadgets futuristes, et des combats à n'en plus finir... le tout sur fond de jeu télévisé où les concurrents, des bagnards, risquent leur vie. On ne s'étonne pas que le film ait des airs de saucisson, la cohérence ne faisant pas partie de ses qualités. Une fois de plus (mais sans l'humour qu'on lui reconnaît parfois), Schwarzenegger campe un héros invincible, une machine à tuer. Peu d'imagination là-dedans, même dans les combats de la fin, filmés sans grande imagination, et qui deviennent particulièrement lassants. — Y.L. (É.-U. Ré: Paul Michael Glaser. Int: Arnold Schwarzenegger, Maria Conchita Alonso, Yaphet Kotto et Richard Dawson). 101 minutes. Dist: Astral (Fox).

SIESTA

Par sa sortie subreptice et son casting fort enviable, *Siesta* attisait nos doutes les plus inquiets. L'échec n'est pas aussi éclatant qu'on aurait pu le supposer. Car si la réalisatrice finit par négliger l'aspect narratif de son récit qui nous ennuie par son manque de consistance, elle porte au traitement une attention toute particulière. Par une succession de métaphores, de flashbacks et d'images choc, elle instaure un climat chaleureux et parfois sensuel qui cadre bien avec l'environnement espagnol qu'elle semble tout particulièrement affecter. Le résultat n'est malheureusement pas toujours cohérent et efficace mais il laisse présager, avec de bons textes entre les mains, des réalisations plus prometteuses. En guise de compensation, on peut à tout le moins voir en ce *Siesta* une ébauche de film-culte. — P.L. (É.-U. 1987. Ré: Mary Lambert. Int: Ellen Barkin, Gabriel Byrne, Isabella Rossellini, Martin Sheen, Grace Jones, Jodie Foster.) 97 minutes. Dist: Cineplex Odéon Films.

SIGN O' THE TIMES

Ceux qui aiment la musique de Prince seront servis à souhait puisque les quelque quinze chansons qu'on présente dans ce concert filmé possèdent du «punch» et un rythme enlevant. Prince a lui-même réalisé le film, ce qui explique le côté «démonstrateur», déjà exploité dans *Under the Cherry Moon*, sa première réalisation. À moins de tomber en pâmoison devant les contorsions androgynes du chanteur, on pourrait s'indigner des propos le plus souvent sexistes des chansons. *Sign o' the Times*, surtout pour la musique, si on apprécie le genre, évidemment. — É.C. (É.-U. 1987. Ré: Prince. Int: Prince, Cat, Sheila E., Sheena Easton, Dr. Fink, Miko Weaver, Levi Seacer Jr., Wally Safford.) 85 minutes. Dist: Cineplex Odeon Films.

SOMEONE TO WATCH OVER ME

Ridley Scott est un réalisateur important. De *The Duellists* à *Legend* en passant par les futuristes *Alien* et *Blade Runner*, il a su, malgré un traitement inégal, imposer un style visuel d'une force et d'une beauté incomparables servant non pas à épater inutilement mais à recréer une atmosphère particulière. Son ambition le sert ici mieux que jamais. D'abord par le regard personnel qu'il porte sur New York, vision novatrice d'une étrange fourmilière moins attachée à son passé historique et architectural qu'à son présent en pleine agitation (le travelling aérien du générique est à cet égard hallucinant). Ensuite par l'érotisme qu'il a su insuffler à cette histoire qui aurait pu le faire sombrer dans un vulgaire retour aux valeurs qui drainent actuellement certains films américains. C'est ainsi que, contrairement à *Fatal Attraction* auquel il fait indéniablement penser, *Someone to Watch Over Me* préfère la chronique sensuelle d'une liaison interdite à la critique biaisée de l'infidélité comme fléau destructeur du noyau familial. — P.L. (É.-U. 1987. Ré: Ridley Scott. Int: Tom Berenger, Mimi Rogers, Lorraine Bracco) 106 minutes. Dist: Cineplex Odeon Films.



Rita, Sue and Bob Too

SUSPECT

Ce thriller de Peter Yates n'est pas d'une vraisemblance à toute épreuve, mais demeure constamment efficace. Yates se sert d'éclairages ombragés et de procédés éprouvés qui réussissent à nous garder rivés à notre siège. *Suspect* retourne aux codes du genre. Inévitablement, une jeune femme seule est poursuivie dans la nuit par un meurtrier sanguinaire qui cherche à la tuer. La mise en scène n'a rien de très original et la sauce dramaturgique est prudemment concoctée selon les bonnes vieilles recettes hollywoodiennes: une tasse de sexe, deux tasses de suspense, une demi-tasse d'exotisme politique (inévitabile, étant donné que l'histoire se situe à Washington), et un zeste de réalisme, le tout étant dosé pour permettre au spectateur de tenir le coup sans ennui pendant deux heures. Bref, un plat parfaitement fonctionnel, mais qui s'apparente plus au *fast food* qu'à la cuisine raffinée. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: Peter Yates. Int: Cher, Dennis Quaid, Liam Neeson, John Mahoney, Joe Mantegna, Philip Bosco). 139 minutes. Dist: Columbia.

TROIS HOMMES ET UN BÉBÉ

(Three Men and a Baby)

Trois hommes et un bébé constitue un exemple de plus (la liste est déjà longue) du chauvinisme de nos voisins du Sud face à toute culture qui ne soit pas américaine, qui ne lui ressemble pas (donc tout ce qui provient d'outre-frontières). Le scénario de *Trois hommes et un couffin*, passé dans le moulin des producteurs américains, assaisonné d'une bonne dose d'«american way of life», accompagné d'une musique pop américaine (insipide de surcroît), le tout rehaussé de la présence de celui qui fut voici quelques années la vedette américaine de l'heure (Tom Selleck de la série télévisée *Magnum*), donne lieu à un produit qui, la majeure partie du temps, verse dans un délire verbal tout à fait symptomatique du genre. L'auteur, de toute évidence, s'est réfugié derrière les formules les plus éprouvées du cinéma commercial (dans le sens le plus péjoratif), ce qui donne en bout de ligne un film totalement dépourvu d'originalité et de spontanéité. — M.-C.L. (É.U. 1987. Ré: Leonard Nimoy. Int: Tom Selleck, Steven Guttenberg, Ted Danson.) 99 minutes. Dist: Buena Vista.

THREE O'CLOCK HIGH

Une fois encore, nous voilà propulsés dans le monde des «high school américains». *Three O'Clock High* n'a pas la prétention d'être plus qu'un film de divertissement. Ça n'est pas autre chose non plus. L'atmosphère est tendue au Weaver High School, lorsque le bagarreur de l'école et un étudiant studieux s'affrontent dans une bataille à mains nues après les cours. Dans la première partie du film le montage et la musique techno-pop adoptent un rythme de métronome et participent activement (à la seconde près) au décompte de l'affrontement final. Hélas, malgré plusieurs heureuses envolées, le film ne sait pas garder ce rythme dans sa seconde partie. Dans l'ensemble, *Three O'Clock High* rehausse néanmoins le niveau des films «pour adolescents». Il s'agit du premier film d'un des jeunes protégés de Spielberg. — Y.L. (É.-U. 1987. Ré: Phil Joanou. Int: Casey Siemaszko, Anne Ryan, Richard Tyson, Jonathan Wise, Liza Morrow). 97 minutes. Dist: Universal.

THROW MOMMA FROM THE TRAIN

(Balance maman hors du train)

Throw Momma from the Train tient d'abord de l'exercice cinématographique. Hommage évident à Hitchcock et son fameux suspense devenu un classique, *Strangers on a Train* (adapté du premier roman de Patricia Highsmith), ce premier film du comédien américain Dany De Vito est le récit d'un sombre échange de crimes où l'un des protagonistes se voit dépassé par le contrat mené à bien par l'autre, apprenti écrivain névrotique. Dany De Vito a indéniablement un regard satirique, un univers et un délire bien à lui, un sens de l'imagerie caricaturale du burlesque et de la parodie. On regrette hélas quelquefois que ces qualités tournent à vide et s'effondrent dans une virtuosité formelle (rappelant le cinéma de Scorsese et celui des frères Coen) qui peut sembler gratuite. — Y.L. (É.-U. Ré: Dany De Vito. Int: Dany De Vito, Billy Crystal, Kim Greist, Anne Ramsey) 105 minutes. Dist: Orion.



Anne Ramsey et
Danny DeVito dans
*Throw Momma
from the Train*



Peter Watkins (au centre) lors du tournage de *Le voyage*

LE VOYAGE

(The Journey)

Peter Watkins est un cinéaste britannique au parcours cinématographique militant: *The War Game*, *The Day After*, *Punishment Park*. *Le Voyage*, son dernier film, ne déroge pas à cette règle idéologique. Il énonce et dénonce pendant quatorze heures un monde qui cultive l'intolérance, le racisme, la guerre nucléaire, un monde où le pouvoir et l'information se concertent pour élaborer une image manipulée de la réalité humaine, une image qui désinforme!

Tourné dans plus de douze pays, ce documentaire a reçu un appui fantastique des simples citoyens. Des regroupements se sont spontanément créés afin de recueillir des fonds et concevoir la planification et l'organisation du film dans leurs pays respectifs. Pendant sept mois, Watkins filmera sans arrêt l'autodestruction de l'homme, sa manipulation et son indifférence.

Conscient qu'il pourrait lui-même tomber dans la manipulation en raison de sa propre subjectivité — l'objectivité existe-t-elle quand le sort de l'humanité est en jeu? —, Watkins travaille la structure de son film autant que le contenu. Il allonge ses plans et permet ainsi aux spectateurs de recevoir et analyser, à la lumière de leurs propres connaissances, son interprétation des faits.

Ce long voyage pour la paix, destiné à éveiller la conscience du public, a mobilisé et «conscientisé» des milliers de gens pendant le tournage. Il reste à souhaiter que le spectateur se sentira concerné et prêt à recevoir l'œuvre, miroir de la démesure de l'homme. — G.S. (Suède, Canada 1987. Ré: Peter Watkins) 14 1/2 heures. Dist: Les Films du Crépuscule.

WEEDS

Un personnage singulier comme on en voit rarement. Lee Umstetter est condamné à passer sa vie en prison. Pour combler le temps qui s'égare sans l'attendre, il décide d'écrire. Une pièce de théâtre expérimental. Il recrute sa troupe parmi les prisonniers et entreprend les représentations. Banal? Oui. Jusqu'à ce qu'une journaliste éprise de l'homme et de son œuvre obtienne sa libération. Lee retrouvera ses compagnons et la troupe, et partira en tournée. Non sans quelques embûches. Récit d'événements autobiographiques qui n'auraient pu qu'être anecdotiques et récapitulatifs, le film de Hancock va plus loin et aborde les obsessions profondes du héros: refoulement d'un passé délinquant qui le guette toujours, revendication de propriété face à un texte qu'il n'a peut-être pas écrit, impact de sa pièce en regard du milieu carcéral et des autorités qui le dirigent... Si la réalisation est parfois lacunaire, elle n'est jamais déplacée et incite à la réflexion. Qui aurait cru un jour voir Nick Nolte accomplir une telle performance? — P.L. (É.-U. 1987. Ré: John Hancock. Int: Nick Nolte, Lane Smith, William Forsyth) 115 minutes. Dist: Paramount.



Nick Nolte dans *Weeds*



Welcome in Vienna

WELCOME IN VIENNA

Lorsque, en 1945, Georg Stefan Troller retrouve sa ville après 7 années d'exil volontaire aux États-Unis, il sent dans l'air du temps que Vienne et lui ne s'appartiennent déjà plus. De son itinéraire existentiel, ce journaliste de la presse électronique, vivant à Paris depuis 1949, a tiré le scénario d'une trilogie *Vienne pour mémoire*, dont *Welcome in Vienna* constitue le dernier volet, après *Dieu ne croit plus en nous* et *Santa Fe*. Réalisé par Alex Corti, *Welcome in Vienna* a la simplicité et la retenue des œuvres déchirantes. Déchirement vécu par les personnages du film, Juifs viennois revêtus de l'uniforme américain qui, accueillis en libérateurs, s'efforcent de réapprivoiser la Vienne de leur enfance, occupée par les Soviétiques et les Alliés, et sur laquelle plane encore l'ombre du nazisme. Agéant son récit autour de personnages secondaires pittoresques, mais surtout autour de Claudia, la comédienne, qui veut vivre et oublier à tout prix, ou Adler, qui renonce à l'idéal communiste et se réfugie dans sa passion du théâtre, ou encore Wolff, qui refuse toute compromission et se condamne ainsi à la marginalité et à un nouvel exil, Corti brosse la peinture tout en nuances d'une Autriche de grisaille qui n'en finit pas d'exorciser les démons d'un passé trop encombrant. Passé toujours ô combien vivant, puisque certains événements récents, qui ont vu l'élection de Kurt Waldheim à la présidence du pays, font aujourd'hui sinistrement écho au destin tragique des exilés autrichiens d'origine juive. Emaillé de séquences d'actualités venant renforcer l'impression que les scènes de ce film tourné en noir et blanc ont été saisies sur le vif, *Welcome in Vienna* est une œuvre vibrante d'authenticité, admirablement servie par une mise en scène qui rivalise de sobriété et de rigueur. Financée par la télévision autrichienne, ce film sur le refus de l'oubli et la quête d'une identité perdue n'en fut pas moins unanimement boudé par la presse. *Welcome in Vienna* a obtenu le Hugo d'Or au festival de Chicago en 1986. — G.G. (Autr. 1986. Ré: Alex Corti. Int: Gabriel Barylli, Nicolas Brieger, Claudie Messner) 122 minutes. Dist: Karim.

AUTRES FILMS AYANT PRIS L'AFFICHE À LA MÊME PÉRIODE



Au revoir les enfants de Louis Malle

LES AILES DU DÉSIR (Der Himmel über Berlin)

Article critique dans le n° 34-35 et rencontre avec *Wim Wenders* dans le n° 36.

AU REVOIR LES ENFANTS

Article critique dans le n° 36.

BARFLY

Article critique dans le présent numéro et *Sélection officielle/Cannes 87* dans le n° 34-35.

LES BLEUS AU CŒUR

Article critique dans le présent numéro et *La vérité sur Suzanne Guy* dans le n° 36.

BROADCAST NEWS*

C'EST PAS PARCE QU'ON EST PETIT QU'ON PEUT PAS ÊTRE GRAND (The Great Land of the Small)*

EMPIRE OF THE SUN*

LA FAMILLE (La Famiglia)

(It. 1987. Ré: Ettore Scola. Int: Vittorio Gassman, Fanny Ardant, Stefania Sandrelli, Ottavia Piccolo, Andrea Occhipinti.) 127 minutes. Dist: Cinéma Plus. — voir *Sélection officielle/Cannes 87* dans le n° 34-35.

FAMILY VIEWING

Article critique dans le n° 36.

FEMME SEULE CERCHE COMPAGNON (Odnokaya Zhenshina Zhealet Poznakomitjcyja)

(URSS 1986. Ré: Viatcheslav Krichtofovitch. Int: Irina Kouptchenko, Alexandre Zbrouiev, Elena Solovei.) 91 minutes. Dist: Film 2000 — voir *Compétition officielle/FFM 87* et *À l'est, du savoureux à l'indigeste* dans le n° 36.

LA MÉNAGERIE DE VERRE (The Glass Menagerie)

Article critique dans le présent numéro et *Sélection officielle/Cannes 87* dans le n° 34-35.

HIGH AND LOW (Entre le ciel et l'enfer)*

LE CHANT DES SIRÈNES (I've Heard The Mermaids Singing)

Article critique et rencontre avec *Patricia Rozema* dans le n° 36.

LE DERNIER EMPEREUR (The Last Emperor)

Article critique dans le présent numéro.

MARIE S'EN VA-T-EN VILLE

Article critique dans le n° 36.

MASQUES

Article critique dans le n° 36.

MAURICE

Article critique dans le n° 36.

LE MIRACULÉ*

MON CAS*

SAMMY AND ROSIE GET LAID*

*

Article critique dans le présent numéro